

## Le Lindon sans le savoir

Jan Baetens

Connaissez-vous Christian Nègre ? Jean-Michel Gardair ? Louis Palomb ? Tous ces auteurs et bien d'autres figuraient fièrement au catalogue de Minuit que, tout jeune lecteur, je découvrais au début des années 70 et que je dévorais avec zèle les uns après les autres, avec une confiance aveugle dans les choix du directeur de la maison. Les deux romans de Gardair m'ont laissé une impression très forte, son troisième roman, publié chez un autre éditeur, m'est tombé des mains. Nègre m'ennuyait ferme. Il doit y avoir pas mal de noms dont je ne me souviens plus. Palomb était celui du « je ne sais quoi » : un charme certain, une vraie drôlerie, le regret de perdre rétrospectivement toute trace de cet auteur après 1968, unique année de son activité littéraire attestée. Palomb était peut-être un peu trop près de Pinget, « mon » auteur dont la valeur incontestable me paraissait alors reflétée par une hausse soudaine chez Minuit, vers 1965-1970, de ses émules.

Quinze ans plus tard, à peu près, cela jasnait dans les rangs à l'Est de Paris. Les jeunes lecteurs que nous avions été se sentaient un rien désarçonnés par les nouvelles pistes, ni néo-romanesques, ni néo-néo-romanesques, explorées par Minuit. Si seulement on avait continué à publier les débutants des années 60 dont on n'entendait plus parler ! C'est à ce moment-là que Benoit Peeters m'a révélé que Palomb était Lindon lui-même. Je ne savais pas ce que je devais admirer le plus chez Palomb-Lindon : d'avoir écrit ces deux textes, *Correspondance* et *Réflexions*, que j'avais lu avec un plaisir innocent, de s'être inspiré, très manifestement, de Pinget plutôt que de Simon, l'idole des idoles, ou d'avoir eu le très grand chic de laisser à Lindon ce qui était à Lindon et de Palomb ce qui était à Palomb.

Je relis aujourd'hui *Correspondance*, et comme j'ai à peine connu Jérôme Lindon, c'est dans toute sa fraîcheur que je retrouve la voix de Louis Palomb. C'est en effet le terme de « voix » qui s'impose tout de suite à l'esprit ou, plus exactement peut-être, comme chez Pinget, celui de ton. A l'instar de ce dernier, mais sans le pasticher à aucun moment, Palomb est en effet un auteur à la recherche d'un ton, avide et anxieux de capter cette syntaxe parlée et sa ribambelle de clichés populaires retravaillés par le style, peut-être dans l'espoir de se distinguer un peu du Nouveau Roman chosiste à la Robbe-Grillet et du Nouveau Nouveau Roman accouché au forceps par Jean Ricardou. Or, de même que la Ligne Claire d'Hergé est tout à fait autre chose que la seule addition mécanique d'un contour et d'un aplatissement, de même le ton pingéto-palombien excède de toutes parts la recherche syntaxique sur la structure des phrases. Les redites, repentirs, mauvaises blagues, digressions, approximations successives, mensonges involontaires et lapsus qui font l'essentiel de ce style tissent peu à peu cette toile d'où finit par émerger « quelqu'un », narrateur-homme d'orchestre et bavard pas trop malin, tantôt cocasse à force de bêtise (c'est plutôt le registre Palomb), tantôt tragique à force de solitude (c'est

plutôt le registre Pinget), mais toujours d'une proximité absolue avec le lecteur, qui ne peut pas s'empêcher de voir et entendre parler ces drôles de bonshommes.

Toutefois, comment lire Palomb sans Lindon ? Pour curieux que cela paraisse, je continue à avoir le plus grand mal du monde à retrouver l'auteur biographique dans son texte (les années du terrorisme anti-biographique sont pourtant bien loin). Ce que j'y repère, c'est surtout ce fameux « narrateur », cette quête d'un ton, d'une syntaxe qui est à elle seule une manière de raisonner. La phrase est pingétienne, tout comme le cadre provincial, l'onomastique ou les métiers des personnages, l'humour involontairement bête mais jamais méchant et ces continuelles apostrophes du lecteur :

« (...) ça n'a rien d'étonnant avec toujours cette mademoiselle la surveillante qui rentre dans mon bureau sans frapper sans s'essuyer les pieds sans voir que je suis occupé avec ces personnes il y avait là monsieur Lopicasse et le docteur Putte et mademoiselle Mouillé et l'inspecteur comment vous l'appellez déjà ? un nom comme Chèvre, ah ! oui, Boursin, enfin peu importe c'est juste pour dire que c'était une réunion d'importance exceptionnelle, d'ailleurs le docteur Putte a dit, je m'en souviens comme si c'était d'hier : (...) » (p. 26)

Du Pinget vous me dites ? Sur une ou deux pages, le doute n'est pas permis. Au-delà, les différences sautent aux yeux. Palomb, c'est le sprint, Pinget le demi-fond (voire le fond, par moments). Palomb c'est le feuilleton, on sent qu'il aime bien clore, que malgré toutes les digressions ça lui plaît d'aller droit au but, s'il dévie ce n'est pas pour perdre ou entraîner le lecteur, mais juste pour le titiller un peu, question de mieux préparer quelque coup final. Pinget c'est le roman, c'est l'ensemble plus que les parties, même lorsqu'il lui arrive de faire très court. Disons que le romancier Palomb est avant tout un nouvelliste déguisé. Du patron de Minuit, la maison qui a tant fait pour brouiller et refaire en même temps le roman et le récit, on pouvait difficilement attendre autre chose.